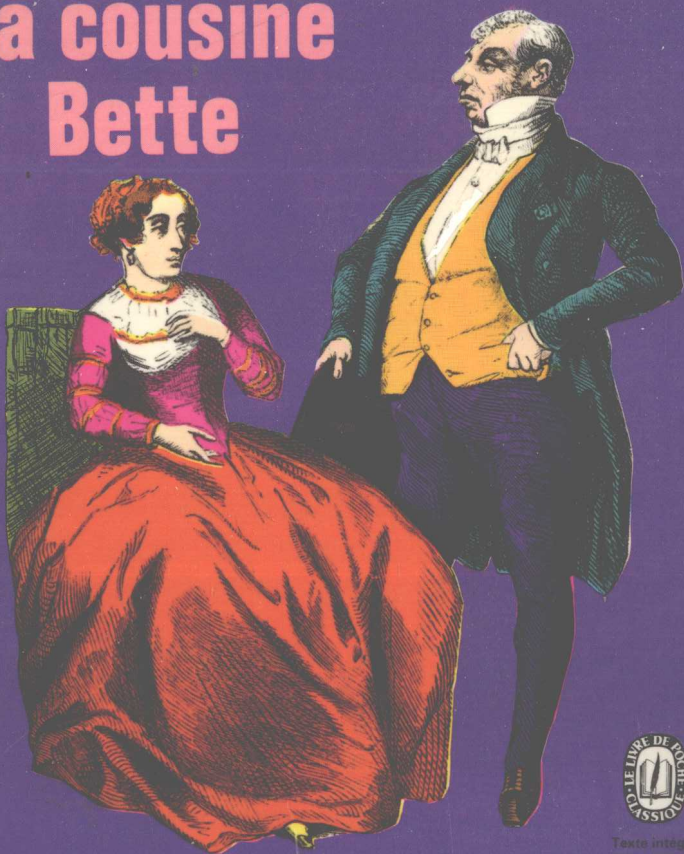


BALZAC

La cousine Bette



Texte intégral

TABLE

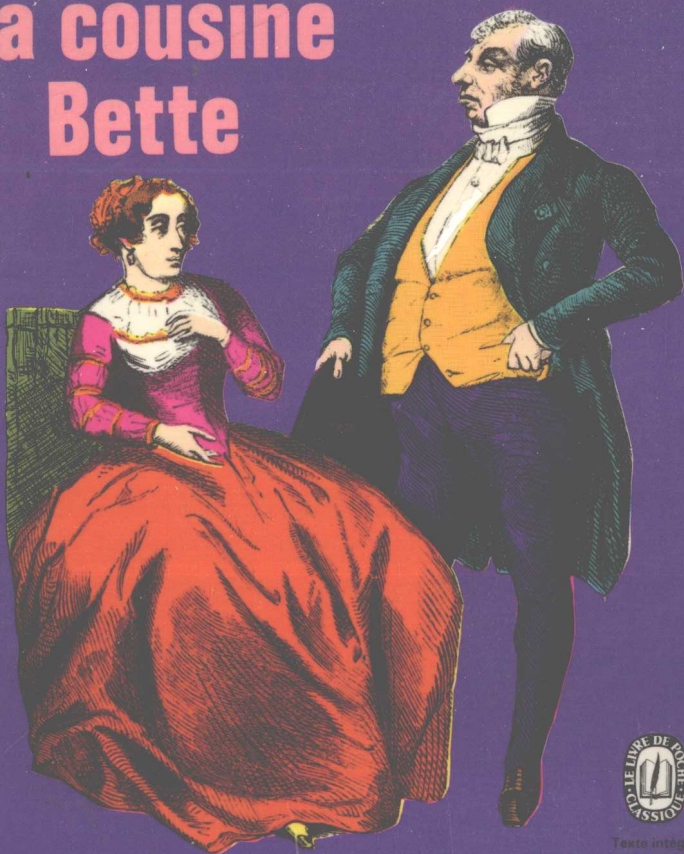
<i>Introduction</i>	7
<i>Notice biobibliographique</i>	17
 LA COUSINE BETTE	 23

COMMENTAIRES

I. — Du manuscrit à l'Édition Furne	513
II. — Balzac écrit et juge « La Cousine Bette »	517
III. — Le Livre et son public	523

BALZAC

La cousine Bette



Texte intégral

LA COUSINE BETTE

ŒUVRES D'HONORÉ DE BALZAC

Dans Le Livre de Poche :

- LA DUCHESSE DE LANGEAIS, *suivi de* LA FILLE AUX YEUX D'OR.
LA RABOUILLEUSE.
UNE TÉNÉBREUSE AFFAIRE.
LES CHOUANS.
LE PÈRE GORIOT.
ILLUSIONS PERDUES.
LA COUSINE BETTE.
LE COUSIN PONS.
SPLENDEURS ET MISÈRES DES COURTESANES.
LE COLONEL CHABERT, *suivi de* FERRAGUS, CHEF DES DÉVORANTS.
LA VIEILLE FILLE,, *suivi de* LE CABINET DES ANTIQUES.
EUGÉNIE GRANDET.
LE LYS DANS LA VALLÉE.
LE CURÉ DE VILLAGE.
CÉSAR BIROTTEAU, *suivi de* LA MAISON NUCINGEN.
BÉATRIX.
LA PEAU DE CHAGRIN.
LE MÉDECIN DE CAMPAGNE.
PIERRETTE, *suivi de* LE CURÉ DE TOURS.
LA RECHERCHE DE L'ABSOLU, *suivi de* LA MESSE DE L'ATHÉE.
LA FEMME DE TRENTÉ ANS.
MODESTE MIGNON.
HONORINE, *suivi de* LA FAUSSE MAÎTRESSE *et de* ALBERT SAVARUS.
LOUIS LAMBERT, *suivi de* LES PROSCRITS *et de* JÉSUS-CHRIST EN FLANDRE.
LES PAYSANS.
URSULE MIRROUËT.
GOBSECK, *suivi de* MAÎTRE CORNELIUS *et de* FACINO CANE.
MÉMOIRES DE DEUX JEUNES MARIÉES.
UN DÉBUT DANS LA VIE, *suivi de* UN PRINCE DE LA BOHÊME *et de*
UN HOMME D'AFFAIRES.
UNE FILLE D'ÈVE, *suivi de* LA MUSE DU DÉPARTEMENT.
L'ENVERS DE L'HISTOIRE CONTEMPORAINE.
LES EMPLOYÉS.
LE CHEF-D'ŒUVRE INCONNU, *suivi de* PIERRE GRASSOU, SARRASINE,
GAMBARA *et* MASSIMILLA DONI.
LA MAISON DU CHAT QUI PELOTE *suivi de*
LA VENDETTA, LA BOURSE *et* LE BAL DE SCEAUX.
L'ILLUSTRE GAUDISSERT, *suivi de* Z. MARCAS, GAUDISSERT II,
LES COMÉDIENS SANS LE SAVOIR *et* MELMOTH RÉCONCILIÉ.
PHYSIOLOGIE DU MARIAGE.
ÉTUDES DE FEMMES.

BALZAC

La Cousine Bette

INTRODUCTION DE
ROGER PIERROT

LE LIVRE DE POCHE

Roger Pierrot, conservateur en chef du Département des Imprimés de la Bibliothèque nationale, est l'éditeur de la *Correspondance* de Balzac (Garnier, 1960-1969, 5 volumes) pour laquelle il a reçu le prix de l'édition critique en 1964. Il vient d'achever la première édition intégrale des *Lettres à Madame Hanska* (Éditions du Delta, 1967-1971, 4 volumes).

INTRODUCTION

La Cousine Bette et *Le Cousin Pons* groupés dès l'origine dans une section spéciale des *Scènes de la Vie parisienne* intitulée *Les Parents pauvres* constituent le chant du cygne de la création balzacienne. Après la conception de ces deux chefs-d'œuvre, il y a un ressort brisé dans le pouvoir créateur de Balzac. Il n'a plus que trois ans à vivre, il produira encore la dernière partie de *Splendeurs et Misères des Courtisanes*, la seconde de *L'Initié*, et ébauchera d'autres romans qu'il ne parviendra pas à achever, tentera de se consacrer au théâtre en menant à bien *La Marâtre* et *Le Faiseur*, mais aucune de ces œuvres n'atteindra la largeur de conception, la vie intense des deux volets des *Parents pauvres*.

1846, époque où naissent ensemble ces deux romans, c'est déjà, selon l'expression de Bernard Guyon, « la fin de Balzac ». Accablé par l'angoisse et les déceptions, un espoir de paternité (terminé par une catastrophe en décembre) provoque un admirable sursaut. Il a eu du mal à s'adapter à la technique du roman-feuilleton, procédé nécessaire pour permettre à un romancier, victime d'un marché trop étroit de la librairie, de vivre de sa plume. Les succès populaires d'Eugène Sue, d'Alexandre Dumas et de Frédéric Soulié l'ont dépité; déjà en 1843, en rédigeant *Splendeurs et Misères des Courtisanes*, il s'écriait : « Je fais du Sue tout pur », mais en

insérant l'année suivante, à l'instigation de Mme Hanska, *Modeste Mignon* dans le *Journal des Débats*, il essuya un échec, faute d'avoir compris qu'une telle œuvre n'était pas de nature à captiver un lecteur lisant par tranches quotidiennes. « Remis en selle », après l'échec des *Paysans* par le succès d'*Une Instruction criminelle* (*L'Époque*, 7-29 avril 1846), il imagine *Les Parents pauvres* pour « renverser les faux dieux » de la « littérature bâtarde » du feuilleton et prouver qu'il est « plus jeune, plus frais et plus grand que jamais ».

À l'origine, *La Cousine Bette* devait être simplement l'histoire de la parente pauvre « accablée d'injures » par sa famille et se vengeant de toutes ses douleurs, tandis que *Le Vieux Musicien* (titre primitif du *Cousin Pons*) serait celle du « parent pauvre accablé d'injures, plein de cœur ».

Ses *Lettres à Madame Hanska* nous le montrent pensant d'abord écrire l'histoire du cousin pauvre, « plein de cœur », mais l'élaboration est difficile, le sujet de *La Cousine Bette* s'impose à son auteur, le domine au point de lui faire abandonner, provisoirement, l'autre thème et de transformer une nouvelle en un des plus longs romans de *La Comédie humaine*.

Préoccupé presque autant par le théâtre que par la technique du roman-feuilleton, il va, après quelques tâtonnements, abandonner son procédé habituel de lente exposition descriptive du cadre romanesque, pour commencer son récit par une véritable scène de comédie dialoguée : la visite de Crevel à Adeline Hulot, où le dialogue sera entrecoupé de commentaires du narrateur inspirés de la technique de l'auteur dramatique, indiquant les jeux de scène ; nous aurons ainsi de nombreuses notations où l'on verra le capitaine de la Garde nationale Crevel prendre ou reprendre « la position » militaire. Ce procédé, assez nouveau chez Balzac, joint à la multiplication des titres accrocheurs qui figuraient

alors en tête des courts chapitres rythmant le récit, était de nature à fixer l'attention du lecteur du *Constitutionnel* où le roman devait être découpé en feuilletons quotidiens. Cette avant-scène d'exposition est suivie d'un retour en arrière plus descriptif pour présenter les différents protagonistes du drame.

En datant dès les premiers mots du texte l'action « vers le milieu de juillet 1838 », avec l'intention de décrire la déchéance du baron Hulot d'Ervy jusqu'en 1846, Balzac renonce à toute distanciation historique, pour remplir le contrat qu'il s'était fixé en notant dans un de ses carnets : « Les Lebas, les Camusot, les Popinot sont à la Chambre dans les *Scènes de la Vie politique*, il faut montrer la Bourgeoisie parvenue. » Bien que nous soyons dans une *Scène de la Vie parisienne*, nous apprenons ici que Joseph Lebas, ancien premier commis de M. Guillaume, propriétaire de la Maison du Chat-qui-pelote, président du Tribunal de commerce, a un fils qui devient pair de France, après l'échec de son mariage avec Hortense Hulot d'Ervy; le petit Anselme Popinot jadis commis, puis gendre de César Birotteau, est maintenant le comte Popinot, pair de France, ministre du Commerce; si c'est dans *Pons* que nous voyons Camusot élu député en Normandie dans l'arrondissement de Marville, dans *Bette* se développe la carrière de Crevel, lui aussi sorti de la boutique de Birotteau : capitaine, puis chef de bataillon de la Garde nationale, conseiller général de Seine-et-Oise, multimillionnaire.

Balzac place son lecteur de 1846 en pleine actualité. Il flatte la clientèle bourgeoise du *Constitutionnel*, qui en écoutant le conseil de Guizot, s'est enrichie et est parvenue au pouvoir. Mais il la critique aussi sévèrement en dénonçant la toute-puissance de l'argent et en faisant allusion aux tripotages provoqués par les fourni-

tures à l'armée d'Algérie : l'affaire du général Brossard (1838) a pour écho les activités de Johann Fischer et du garde-magasin d'Oran, Chardin. En contrepoint des affairistes, les nobles figures sont celles du maréchal Hulot, le chef de demi-brigade des *Chouans*, héros de l'Empire, mais resté l'incarnation des vertus républicaines, et son vieux compagnon, le maréchal Cottin, prince de Wissembourg, devenu président du Conseil. Il faut remarquer ici que la fiction s'éloigne de l'actualité, les fonctions du maréchal de Wissembourg font penser inévitablement au maréchal Soult, plusieurs fois président du Conseil, qui ne possédait certes pas les vertus attribuées par Balzac à son personnage.

Historien d'un Paris en mutation, Balzac a la volonté de décrire ce qui va disparaître, par exemple le sordide quartier du Carrousel : « Nos neveux, qui verront sans doute le Louvre achevé, se refuseraient à croire qu'une pareille barbarie ait subsisté pendant trente-six ans, au cœur de Paris, en face du Palais où trois dynasties ont reçu pendant ces dernières trente-six années l'élite de la France et celle de l'Europe. » De même, pour celui de la *petite Pologne*, « que circonscrivent la rue du Rocher, la rue de la Pépinière et la rue de Miroménil [...] une succursale du faubourg Saint-Marceau » où les propriétaires n'osaient pas réclamer leurs loyers et ne trouvaient pas d'huissiers qui veuillent expulser les locataires insolvables. Certes, ici Balzac est fidèle à lui-même, mais aussi il cherche à rivaliser avec les descriptions des bas-fonds des *Mystères de Paris* d'Eugène Sue. N'est-ce pas pendant une interruption de *Martin, l'enfant trouvé* de ce même Eugène Sue que *La Cousine Bette* fut insérée dans *Le Constitutionnel*? L'imitation de soi-même n'est pas non plus absente, l'auteur des derniers épisodes de *Splendeurs et Misères des Courtisanes*

faisant reparaître ici ses personnages les plus troubles, comme la tante de Vautrin, Jacqueline Collin, *alias* Mme de Saint-Estève.

Dans cette société contemporaine située dans le cadre parisien, Balzac fait vivre et agir des personnages fictifs ayant déjà un passé dans son œuvre ou de nouveaux acteurs, nés certes de son imagination, mais cette imagination créatrice fonctionne — toutes les recherches récentes sur les personnages de *La Comédie humaine* le montrent bien — à partir de modèles réels, trouvés dans son entourage ou dans l'actualité et à un moindre degré dans ses lectures.

Pour la cousine Bette elle-même, il affirme dans une lettre : « Le caractère principal sera un composé de ma mère, de Mme Valmore et de la tante Rosalie. » Comme l'a fait remarquer M. P.-G. Castex, il est rare d'avoir sous la plume de Balzac des « clefs » données de façon aussi nette. Il faut noter toutefois que Balzac écrit ces lignes avant d'avoir commencé vraiment la rédaction et qu'il s'adresse à Mme Hanska. Au fil de la plume, Lisbeth Fischer a pu prendre des traits d'autres modèles et, également, il ne convenait peut-être pas de trop insister auprès de sa correspondante sur certains aspects de ses rapports passés avec sa gouvernante « Mme de Brugnol » en indiquant qu'elle entrait dans la composition « du caractère principal ». En graves difficultés avec une mère autoritaire, nerveuse, « créancière pauvre », ayant le sens du drame, Balzac a pu écrire à son sujet à son homme d'affaires Fessart qu'elle « était mauvaise comme une gale » et à Mme Hanska « c'est à la fois un monstre et une monstruosité ». Nous n'avons pas ici la place pour nuancer un jugement sans doute exagéré, mais il est certain qu'en imaginant Lisbeth, Balzac a assouvi des griefs réels ou imaginaires à l'égard de sa mère. Pour Marceline Desbordes-Valmore, il semble qu'il ait plus songé à sa jeunesse malheureuse pour créer celle de

son personnage qu'à une réelle méchanceté de caractère. La comtesse Rosalie Rzewuska, « tante » de Mme Hanska, qui n'appréciait guère le caractère et l'œuvre de Balzac, avait mis Éveline en garde devant les assiduités d'Honoré; cela suffisait sans doute pour prêter à cette aristocrate dédaigneuse d'aussi noirs desseins que ceux de Lisbeth. En fait, comme l'a montré André Lorant, un modèle plus important est certainement Louise Breugniot dite Mme de Brugnol, gouvernante-maîtresse de Balzac depuis la fin de 1840, qui avait rêvé d'un mariage et s'était exaspérée en voyant Balzac ne songer qu'à Mme Hanska. Plus tard, Balzac avouera avoir pensé pour certains traits à une sœur de Mme Hanska, Aline Moniuszko, ce qui est vraisemblable. On peut citer aussi une amie de la mère de Balzac, Sophie Pigache, pauvre et de mauvais caractère. Enfin si Balzac s'est souvenu d'un conte de sa sœur, Laure Surville, intitulé *La Tante Rosalie*, il ne faut pas oublier les « physiologies » de « la vieille fille » des années 40 et les personnages de *La Comédie humaine*, de Sophie Gamard du *Curé de Tours* à Sylvie Rogron de *Pierrette*.

Face à Lisbeth Fischer, nous avons le baron Hulot, frère du héros des *Chouans*, que Balzac fait reparaître, en lui attribuant une brillante carrière impériale déjà évoquée ci-dessus. On a remarqué que quatre officiers généraux avaient porté le titre de baron Hulot. L'un d'eux, né à Mazerny, se faisait appeler Hulot de Mazerny, tout comme le personnage de Balzac, né à Ervy, devient le baron Hector Hulot d'Ervy, mais la ressemblance ne semble guère aller au-delà de l'euphonie. Le baron Hulot d'Osery, comme le précédent, protégé du maréchal Soult, était également un ami de la duchesse d'Abrantès; furieux d'avoir été mis à la retraite en 1833, il avait provoqué Soult en duel; Balzac s'est peut-être souvenu de cet épisode en intitulant le chapitre xxx du *Constitutionnel* : *Très court duel entre le maréchal Hulot, comte*

de Forzheim et son excellence Monseigneur le maréchal Cottin, prince de Wissembourg, duc d'Orfano, ministre de la Guerre.

Les états de service d'Hector Hulot coïncident plus avec ceux du comte Hector d'Aure (1774-janvier 1846), cité plusieurs fois dans les *Mémoires* de la duchesse d'Abrantès, supérieur de Bernard-François Balzac en 1815, successivement, comme le personnage de Balzac, commissaire-ordonnateur, intendant-général, conseiller d'État, directeur de l'administration de la Guerre sous Louis-Philippe, il venait de mourir quand Balzac imagine son roman.

Il est bien difficile de savoir si la vie privée de ces personnages était aussi agitée que celle d'Hector Hulot, mais il convient ici, selon l'expression de M. J.-B. Barrère, de rappeler « l'étrange cas onomastique de *La Cousine Bette* ». Le 5 juillet 1845, le vicomte Victor Hugo, pair de France, avait été surpris en flagrant délit d'adultère avec la femme du peintre Biard, tout comme le sera, en juillet également, Hector Hulot avec Valérie Marneffe. L'affaire réelle avait eu lieu passage Saint-Roch, celle du roman, rue du Dauphin, devenue un tronçon de la rue Saint-Roch, tout près du passage du même nom. Hugo avait immédiatement tout avoué à sa femme, comme Hulot le fera à la sienne. Comment alors ne pas être frappé par la correspondance des noms : Hector Hulot, époux d'Adeline Fischer, et Victor Hugo, époux d'Adèle Foucher ? Balzac connaissait bien le ménage Hugo, il était au courant de la liaison du poète avec Juliette Drouet ; les petits journaux avaient publié de nombreux entrefilets sur l'affaire... Il y a certes ici plus qu'une coïncidence, même si Balzac ne pouvait que pressentir ce que serait plus tard l'obsession sexuelle de son grand rival. Le fils des Hulot a pour prénom Victorin et l'enfant attendu par Mme Hanska était déjà dans l'esprit de Balzac Victor-Honoré ; cela nous amène à ne pas omettre dans la création d'Hector

Hulot Balzac lui-même : un érotisme envahissant qui l'empêche de travailler, l'obsède dans ses lettres à Mme Hanska. Pour compléter le personnage d'Hulot, il faut signaler également Alexandre Doumerc (frère de la vieille amie de Balzac, Joséphine Delannoy) qui avait entretenu des danseuses et même une acrobate des boulevards et dont le père, Daniel, avait été compromis dans des fournitures véreuses aux armées impériales, ainsi que Joseph Lingay, secrétaire de la présidence du Conseil que Balzac, dans sa correspondance, accuse d'avoir une vie privée dissolue. Il n'est peut-être pas indifférent d'ajouter également que Lingay s'intéressait de très près aux problèmes de la colonisation de l'Algérie.

Le sculpteur Steinbock dérive du « fiancé » de Mme de Brugnol, Elschoët, et a sans doute emprunté quelques traits à l'orfèvre Froment-Meurice et à son élève Klagmann (probablement dédoublé en Stidmann); le caractère polonais doit certainement beaucoup à des conversations avec Mme Hanska et à l'imitation des autres polonais de *La Comédie humaine*.

On n'a jusqu'à présent proposé aucun modèle réel convaincant pour Valérie Marneffe, Balzac reprend pour elle des traits empruntés à sa Flavie Colleville des *Petits Bourgeois* et songe à Mme de Merteuil des *Liaisons dangereuses*; mais, comme Taine l'a fait remarquer dès 1858, « Balzac aime sa Valérie », il dépeint son physique avec amour, admire sa grâce féminine et son génie vicieux, aussi n'hésite-t-il pas à transposer dans les cadeaux qu'elle reçoit les « merveilles » qu'il destine en réalité à Mme Hanska. Le couple Hector-Valérie est bien souvent le couple Honoré-Éveline.

Pour dénouer les intrigues machinées par Valérie, Balzac avait besoin d'un justicier, symbole du Doigt de Dieu. Ce sera Henri Montès de Montejano, se vengeant de façon diabolique de l'infidélité de